

DAVID FOENKINOS

NOS SÉPARATIONS

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

INVERSION DE L'IDIOTIE. Prix François Mauriac de l'Académie française
2002.

ENTRE LES OREILLES.

LE POTENTIEL ÉROTIQUE DE MA FEMME (« Folio », n° 4278). Prix
Roger Nimier 2004.

QUI SE SOUVIENT DE DAVID FOENKINOS ? Prix du jury Jean Giono
2007.

Aux Éditions Flammarion

EN CAS DE BONHEUR (« J'ai Lu », n° 8257).

CÉLIBATAIRES, théâtre.

Aux Éditions Grasset

LES CŒURS AUTONOMES.

Aux Éditions Emmanuel Proust

POURQUOI TANT D'AMOUR ? 2 tomes, en collaboration avec Benjamin Reiss.

NOS SÉPARATIONS

DAVID FOENKINOS

NOS SÉPARATIONS

roman

nrf

GALLIMARD

Pour Alain

PREMIÈRE PARTIE

I

J'ai l'impression que la mort est un regard qui me guette en permanence. Chacun de mes gestes est voué à être analysé par une force supérieure, cette force qui est mon futur d'homme décomposé. Depuis mon plus jeune âge, c'est ainsi. Je vis en ne cessant de penser qu'un jour je ne vivrai plus. Cela permet beaucoup d'émanations positives, notamment de savourer chaque moment vécu : je suis capable de trouver un petit quelque chose de sympathique aux instants les plus minables. Par exemple, dans le métro, écrasé et en sueur, je peux tout à fait me dire : « Quelle chance tout de même d'être en vie. » Il en va ainsi de mes relations sentimentales. Je me regarde aimer, avec l'obligation de ne rien gâcher du cœur qui bat. Quand je m'éveille auprès d'une femme, je contemple son oreille, et j'essaie de photographier mentalement l'éclat de sa particularité. Je sais qu'un jour je serai allongé, immobile et face à la mort, et qu'il ne me restera plus que ces souvenirs de la sensualité passée.

II

Il existe trois milliards de femmes. Je suis donc en droit de me demander : pourquoi Alice ? Surtout les jours où nous nous disputons. Pourquoi elle parmi toutes les Chinoises et les Russes ? Pourquoi est-elle là dans ma vie, à m'exciter et à me désespérer ? Je me dis qu'il y a sûrement une Australienne avec qui je serais très heureux. Des Australiennes douces et aimantes, ça doit forcément exister (l'idéal serait une Australienne née en Suisse). Mais il y aurait des inconvénients : quelle horreur de faire une journée d'avion pour aller voir la belle-famille. Je hais l'avion ; à la limite, je pourrais le supporter si on installait des rails dans le ciel. Finalement, je crois que je suis heureux :

« Alice, j'aurais pu tomber sur une fille bien pire que toi.

— Tu me fatigues, Fritz¹. Tu me fatigues, vraiment.

— Alors bonne nuit. »

Je me souviens de cette discussion. Je me rappelle aussi m'être allongé près d'Alice. Dans le silence de cette nuit-là, nous paraissions si heureux. Nous avions alors à peine plus de vingt ans. Je tentais simultanément de faire du sport pour avoir un beau torse et de lire l'intégrale de Schopenhauer pour me faire une idée précise de l'amertume. Selon plusieurs avis soudoyés, ce mélange me conférerait une certaine élégance. Je pouvais peut-être envisager une vie de héros moderne. Seuls obstacles à cet héroïsme potentiel : mes insomnies. On ne peut pas sauver l'humanité sans ses huit heures de sommeil.

1. Oui, je sais, c'est étrange de s'appeler Fritz. Surtout quand on n'est pas allemand. Mon père avait une passion pour le roman *Mars* de Fritz Zorn. Ainsi, il m'était tout à fait agréable de porter le prénom d'un auteur mort à trente-deux ans d'un cancer et qui disait : « Je trouve que quiconque a été toute sa vie gentil et sage ne mérite rien d'autre que d'avoir le cancer. »

Tous les héros dorment bien, même d'un œil. Ils maîtrisent la nuit pendant que je compte tous les moutons du monde ; pas un qui m'ait jamais sauté par-dessus la tête. Il faudrait que l'un d'entre eux rate son saut. Se faire assommer par une masse laineuse endort à coup sûr. Avec les années, j'ai appris à prendre mon mal en patience. Je me lève la nuit et je lis, des heures entières. Les mots sont souvent mon refuge, jusqu'à l'aube, et parfois les lettres se mélangent à mes rêves aux frontières de la somnolence.

Alice s'habillait toujours trop vite. Je l'implorais systématiquement de me laisser le temps de regarder sa petite culotte.

« Mais je vais être en retard ! » criait-elle.

On devrait interdire aux femmes de crier. Surtout le matin, quand je me débats encore dans l'espoir d'un rêve érotique. Je pensais surtout qu'il fallait que je règle le réveil plus tôt. J'étais absolument d'accord pour voler à mon sommeil les minutes nécessaires à la contemplation des cuisses de ma fiancée. Elle me laissait seul dans le lit, et j'étais heureux de trouver parfois quelques cheveux, preuves de son passage. Je lui fis un jour une remarque à propos des traces qu'elle laissait. Elle me répondit :

« Je serais une bien mauvaise maîtresse, alors. »

Voilà exactement le genre de réponse qui fait battre mon cœur, allez savoir pourquoi. En logique amoureuse, nous sommes l'Albert Einstein de l'autre. Il y a ainsi d'autres phrases d'Alice que j'ai trouvées formidables et qui sont sans valeur pour le reste des hommes :

« J'ai froid, mais je préfère dormir nue. »

« On pourrait peut-être aller au cinéma un jour. »

« Il devrait toujours y avoir du gruyère dans ton frigo. »

« Ça me rappelle un rêve que j'ai fait, mais je ne m'en souviens plus. »

« Il faudrait quand même que j'aille à la messe un dimanche. »

« Je regrette d'avoir fait ça. Est-ce que tu m'aimes encore ? »

« Woody Allen fait aussi des films qui ne sont pas drôles. »

Et ainsi de suite. Si ces phrases ne vous font rien, c'est que vous n'êtes pas amoureux d'Alice.

Elle parlait, et je m'habillais à mon tour. Quand elle refermait la porte derrière elle, c'était le signe que la journée pouvait s'ouvrir. J'étais alors étudiant, et j'avais tellement hésité entre plusieurs voies que je suivais des cours dans des domaines aussi divers que l'histoire de l'art et la physique moléculaire. Je voulais connaître toutes sortes de Robert : Musil, Schumann, Bresson ou Zimmermann. Je faisais croire à mes proches que mes apparentes errances étaient le fruit d'une stratégie professionnelle affûtée. Stratégie que je ne dévoilerais qu'en temps voulu. C'était l'une de mes méthodes de vie : toujours rassurer les autres, en leur faisant croire à la rationalité de mes actes. Mais était-ce ma faute si tout m'intéressait ? Pourquoi toujours choisir ? La vie était une succession de limitations. On devait être fidèle, on devait être de gauche, on devait manger à 13 heures. Et moi je voulais une maîtresse qui vote à droite, et l'emmener déjeuner à 15 heures.

C'est peut-être ce qui m'a attiré chez Alice. J'ai senti dès le premier regard que notre relation serait un hors-piste. En fait, non. Ce n'est pas la première sensation que j'ai éprouvée. Au tout début, il y a eu un geste. Cela me fit penser à *L'immortalité* de Milan Kundera, livre dont l'héroïne naît d'un geste.

Alice aurait pu se retrouver dans le roman d'un grand écrivain tchèque, mais elle a préféré être dans ma vie. C'était un samedi soir, et nous étions invités à une soirée. Les circonstances n'avaient rien d'extraordinaire, et c'est souvent le meilleur moyen de rencontrer l'extraordinaire. Nous nous étions retrouvés là, par hasard, en suivant des amis d'amis, et c'était cette belle chaîne de l'amitié qui nous avait conduits à trouver l'amour. Je veux dire un véritable amour, un de ceux qui vous propulsent dans la catégorie des êtres risibles.

Il devait être un peu plus de trois heures du matin. Moi qui suis précis sur les détails de notre rencontre, j'avoue ne pas pouvoir être performant en ce qui concerne l'horaire. Vient une heure où il n'y a plus d'heure. Nous étions tassés dans la cuisine à la recherche d'un peu d'alcool. On retrouve toujours dans ces cas-là un comique qui assoit sa domination humoristique, et parfois il lui suffit de parler un peu plus fort que les autres. Où que l'on soit, jamais la tension hiérarchique ne s'arrête. Un petit groupe hilare s'était formé autour de lui, l'encourageant dans sa certitude d'être impayable. C'est donc dans ce cercle du rire qu'Alice et moi nous sommes rencontrés. Nous étions face à face. Des rires passaient au-dessus de nos têtes, déformés par l'atmosphère vaporeuse. Il y avait des hihhi et des hahaha. Le visage d'Alice était tout près du mien quand elle a eu ce geste étonnant. Elle a lentement relevé la main pour caresser son nez puis son oreille gauche. Le tout d'une manière fugitive, comme si elle était une voleuse de son visage. Il est difficile de décrire précisément ce qu'elle a fait avec ses doigts, mais l'enchaînement de ces deux caresses a formé un geste d'une grande intensité. Et c'est juste après que je l'ai vue me regarder. Elle paraissait presque gênée, et elle m'a souri. Ce n'était pas un sourire qui appartenait au

cercle du rire. Il m'était destiné. Comme je le lui ai rendu aussitôt, nous avons formé un cercle dont nous étions les deux seuls initiés. Notre cercle du sourire était un sous-ensemble autonome du cercle du rire, une dissidence intime.

Quand le comique a été épuisé, son public s'est dispersé. Après tant de rires, cela paraissait presque triste. Nous étions enfin seuls.

« J'ai beaucoup aimé ton geste tout à l'heure, ai-je dit.

— Ah bon, quel geste ? a-t-elle demandé, d'une voix un peu décevante, un peu rocailleuse, mais c'était sûrement lié au tabac et à l'alcool.

— Quand tu as touché ton nez puis ton oreille, d'une manière très rapide. Tu as effleuré ces deux parties de ton visage, et c'était comme un code secret.

— Tu as bu ?

— Non, je suis sobre. Il fallait être sobre pour saisir ce geste.

— Je ne m'en souviens pas.

— Attends, je vais te montrer. »

C'était une occasion de prendre sa main. Elle s'est laissé guider facilement. Ses doigts ont effleuré à nouveau son visage. J'ai compris aussitôt que ce ne serait qu'un vulgaire pastiche. Il y avait eu dans ce geste toute la beauté de l'éphémère au bout des doigts. On ne pourrait jamais le répéter. Tant de fois par la suite, Alice a tenté en vain de reproduire cet instant unique. Pour me faire plaisir, certes. Mais aussi pour retrouver l'éclat de ce moment magique. Car elle savait que c'était par ce geste qu'elle m'avait conquis. Et je savais que c'était par mon adoration de ce geste que je l'avais conquise.

« Comment s'appelle l'auteur de ce geste ? ai-je demandé.

— Alice.

- Alice... Alice, c'est bien. C'est court, mais c'est bien.
— Tu trouves que c'est court ?
— Non, ça va. L'essentiel, c'est de ne pas avoir les cheveux courts.
— Tu es toujours comme ça ?
— Tu auras tout le temps que tu veux pour vérifier comment je suis.
— Et tu t'appelles comment ?
— ... »

Je ne sais pas pourquoi mais il m'a fallu un long moment pour répondre. À cet instant, je n'avais pas envie de m'appeler Fritz. Je crois surtout que je n'avais pas envie de m'enfermer dans des lettres, je ne voulais rien définir de ce que nous vivions, je voulais nous laisser encore la possibilité d'être deux inconnus. Plus jamais après nous ne pourrions faire marche arrière jusqu'à cet espace où nous ne nous connaissions pas. C'était le dernier moment de notre relation anonyme, et un, et deux, et trois :

« Je m'appelle Fritz. »

Elle n'a fait aucun commentaire sur mon prénom. Juste pour cette raison, il n'était pas exclu que je l'épouse un jour¹, et mieux encore : que nous achetions un chien ensemble.

III

Alice est une jeune fille de bonne famille. Autant l'avouer tout de suite : ce fait a une nette tendance à m'exciter. Physiquement, elle possède toutes les caractéristiques de la petite

1. Bien sûr, je ne savais pas encore à quel point notre histoire serait désastreuse.

chérie. Des cheveux lisses, un serre-tête parfois, et une façon si catholique de dire « oui ». Je raffolais de ses manières précises, et je trouvais dans sa façon de vivre tant de choses dont j'avais manqué. Il faut dire que j'ai été élevé (le mot est un peu fort) par des parents post-soixante-huitards. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point c'est traumatisant de passer ses vacances en Inde quand on est enfant. C'est juste un détail au passage. À présent, je les vois peu : ils vivent sur une montagne quelque part à l'ombre des moustaches de José Bové. Ou alors, ils voyagent à l'autre bout du monde pauvre. Ils sont de toutes les manifestations altermondialistes. Il m'est arrivé de penser que j'étais pour eux moins important qu'un grain de riz brésilien vendu en commerce équitable. Cette balance n'était finalement pas équitable pour moi, mais j'ai fait en sorte de me construire avec leurs valeurs, sans me focaliser excessivement sur leurs lacunes. Je ne peux pas dire que j'ai manqué d'amour ; j'ai simplement dû le partager avec tous les nécessiteux de la planète. Nous étions nombreux dans le cœur de mes parents, et c'est un sentiment que j'ai toujours ressenti : non pas de la sécheresse mais de l'étroitesse affective.

Quel cliché : le fils de hippie avec la fille de bourgeois. Je n'y peux rien, nous sommes tous des clichés. L'éducation, dans la plupart des cas, c'est juste un entraînement quotidien pour nous pousser à ne pas ressembler à nos parents. Si elle a conservé beaucoup de leurs principes, Alice n'est pas non plus en adéquation totale avec le monde des siens. Elle le respecte, elle ne cherche jamais à bousculer la moindre règle. Elle va les voir tous les dimanches, un rituel aussi immuable qu'un jour férié. Mais elle vit librement, et tente assez efficacement de ne pas se laisser encombrer par les diktats fami-

liaux. Autrement dit, elle est capable de fumer un joint, d'écouter du rock alternatif, de lire le marquis de Sade, et de m'aimer surtout. Oui, il y a sûrement de la rébellion inconsciente dans l'idée de m'aimer. Je sais très bien que je n'ai pas le profil du gendre idéal. Je rêvais pourtant de rencontrer ses parents. Dans mon esprit, malgré ce que je savais de leur rigidité, ils étaient des modèles de stabilité. Et j'avais tellement manqué d'un quotidien huilé par des règles. Quand Alice parlait chaque dimanche pour les voir, je demandais :

« Quand est-ce que tu me les présentes ?

— Bientôt.

— On dirait que tu as honte. Tu leur as parlé de moi au moins ?

— Oui... enfin un peu...

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, une fois j'ai parlé de toi... j'ai évoqué tes multiples études...

— Et alors ?

— J'ai vu dans le regard de mon père que cela ne le faisait pas rire. Alors j'ai préféré dire que tu étais un copain. Un bon copain.

— Un bon copain ?

— Fritz ! Tu peux comprendre, quand même !

— Si j'ai bien compris, il faut faire l'ENA pour voir tes parents.

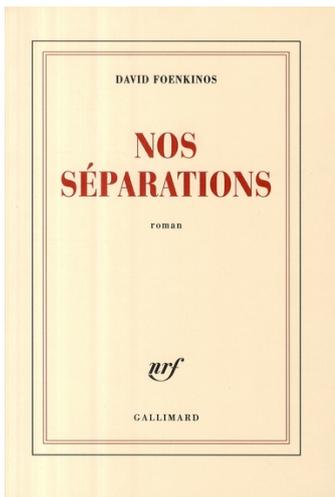
— Mais non... mais... ça sera mieux plus tard... quand tu auras un vrai travail. »

J'étais scandalisé de voir à quel point elle avait honte de moi. Il y avait bien sûr de la mauvaise foi dans mon énervement, car je comprenais son attitude. En même temps, on aurait pu me donner une chance. J'étais un garçon dispersé, certes, mais sérieux. Alice aurait pu mettre cet aspect en avant

*Achévé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 2 juin 2008.
Dépôt légal : juin 2008.
Numéro d'imprimeur : 71062.*

ISBN 978-2-07-012225-7/Imprimé en France.

160679



Nos séparations

David Foerkinos

Cette édition électronique du livre *NOS SÉPARATIONS* de *DAVID FOENKINOS* a été réalisée le 09/10/2008 par les Editions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer le 02/06/2008 (ISBN : 9782070122257)
Code Sodis : N02242 - ISBN : 9782072022425